

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE



18 MAI
30 2015

Lydia Chagoll

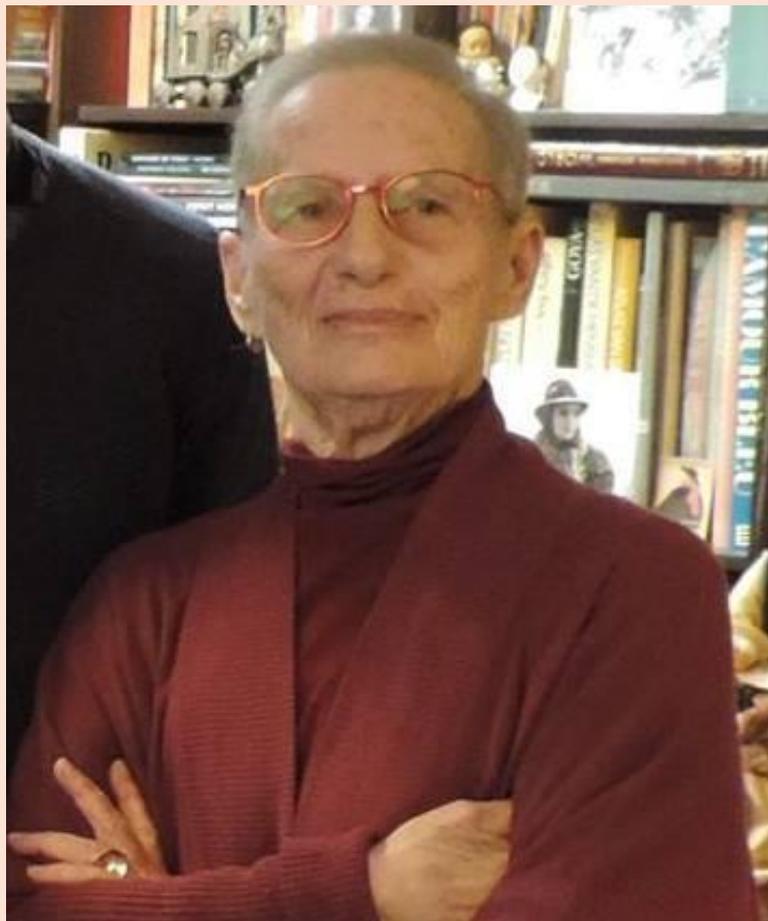
Témoin de la barbarie nazie

Création
Neila Lamine
Etienne Herné
Morgan Duerinckx



Editeur responsable : lycée Saint-Jacques Lloge

« Une histoire parmi des millions d'autres.... »



**« Il y a dans chaque être humain, une
richesse. »**

I. L'histoire de Lydia Chagoll...

Sa vie avant la déportation, la guerre

Née aux Pays-Bas le 16 juin 1931, Lydia Chagoll part vivre à Bruxelles, en Belgique à l'âge d'un an. Elle a grandi dans une maison située Boulevard Lambert accompagné de ses parents ainsi que de sa grande sœur de trois ans son aînée. Toute sa famille était juive mais aucun n'était pratiquant ce qui explique pourquoi elle n'a découvert qu'à l'âge de 8 ans qu'elle était juive. Son père était un antifasciste qui rédigeait un hebdomadaire néerlandais de gauche.

Elle a appris le français à 7 ans quand elle est entrée à l'école catholique de Bruxelles mais elle continuait à parler le néerlandais à la maison, ce qui lui a valu le surnom de « La Petite Hollandaise ». Elle adorait ce surnom car elle se sentait un peu différente des autres tout en étant totalement intégrée. Elle avait la soif d'apprendre, elle adorait l'école car elle pouvait apprendre des choses tout en s'amusant avec ses amis.

Sa vie durant la guerre

Le 10 mai 1940, à l'âge de 9 ans, elle part en exode avec ses parents et sa sœur. Ils ont fui Bruxelles pour aller à La Panne en train où ils ont fini par rejoindre la frontière française. En train, vélo, bus, camion,... Ils ont traversé la France du Nord jusqu'à Toulouse où ils se sont réfugiés dans le camp de La Fourquette. En chemin ils ont logé dans des couvents, des gares, sur les bancs des parcs, dans la nature,... Quand ils pouvaient dormir tous les quatre et sans payer, ils étaient "heureux". En effet, de jour comme de nuit il n'était pas évident de rester ensemble : certains conducteurs et propriétaires n'acceptaient pas les hommes ou les acceptaient en échange d'une importante somme d'argent.

Au camp, son père a été désigné comme responsable, ce qui leur permettait de pouvoir dormir tous les quatre dans une grande pièce qui devenait le bureau du directeur en journée, alors que les autres

dormaient dans des grandes salles ou dans le grenier. Elle n'aimait pas ce camp qui était à la base un château, elle ne l'aimait pas comme elle n'aimait pas les personnes qui y étaient, c'est pourquoi elle fuyait dans le parc qui l'entourait. Dans ce parc elle grimpait toujours dans les arbres et y passait des heures, c'est là qu'elle a rencontré le gardien du château, un Français qu'elle adorait et qu'elle a même surnommé « Pépé ». Elle pouvait également aller loger dans une famille néerlandaise de temps en temps, elle adorait y aller mais du jour au lendemain elle n'a plus eu de nouvelles de lui.

Ils restèrent un an dans ce camp dans l'espoir d'obtenir les documents nécessaires à l'obtention des visas pour avoir un passeport afin de pouvoir aller en Angleterre, en Afrique du Sud ou dans les Indes Néerlandaises. Mais ces documents étaient presque impossibles à avoir, quand ils obtenaient un visa, il leur en fallait un deuxième et avant qu'ils ne puissent l'avoir, le premier périmait. Un vrai parcours du combattant. Ils sont arrivés à quitter la France et à aller au Portugal via l'Espagne. Ils y sont restés peu de temps car ils n'avaient qu'un visa de transit. Ils se sont alors dirigés vers le Mozambique en bateau et de là ils sont partis en train vers l'Afrique du Sud.

8 novembre 1941, arrivée en terre promise : les Indes Néerlandaises. Après un an, cinq mois et vingt-neuf jours de voyage, ils sont arrivés à Batavia. Ils ont immédiatement été transférés dans un camp. Motif : il pouvait y avoir des traîtres parmi les exilés européens. Or, après ce camp de transit, Lydia, sa mère et sa sœur ont été emmenées au camp de Tjideng alors que son père a été emmené on ne sait où. Les japonais occupaient à présent les Indes Néerlandaises.

Tjideng. Premier camp.

Quelques mois après l'arrivée de Lydia et de sa famille aux Indes Néerlandais, les filles sont séparées de leur père. Elles sont envoyées dans un camp qui ressemblait à un quartier résidentiel mais qui était loin de l'être tout comme ceux où vivaient les indigènes. Les réfugiés étaient essentiellement des femmes car les hommes étaient envoyés à la guerre. Celles-ci devaient tout faire elles-mêmes (ménage, s'occuper des

chantiers,...), pour cause, il n'y avait donc aucun homme dans le camp hormis les soldats japonais. Dans le camp, les maisons sont séparées des autres par des palissades jonchées de fils barbelés. Une véritable petite communauté se créa grâce à la fabrication d'un hôpital, d'une crèche,... La plupart des prisonnières n'ont rien et sont obligées d'aller travailler pour avoir de quoi se nourrir Lydia, sa sœur et leur mère trouveront un travail chez Warong Kita. Leur tâche étant d'amener des vivres et du matériel aux réfugiés.

C'est à Tjideng que Lydia a eu ses menstruations pour la première fois, hors il était interdit d'en parler car aucune femme ne se plaignait, personne ne racontait ses problèmes et pour cause, chacune en avait plus que l'autre.

Le nombre de prisonnières passa de 2000 à 10000 ce qui engendra le changement de comportement des soldats. Il y eut également une attaque à Batavia, un village avoisinant le camp ce qui rendit les japonais plus nerveux que jamais. Suite à cette attaque, plus personne ne pouvait sortir hors de Tjideng, ce qui signifie un arrêt de travail pour la famille Chagoll débouchant sur une incapacité à acheter de quoi vivre. Les habitants les plus pauvres ont donc trouvé le moyen de troquer leurs affaires avec celles des Japonais en les passant par les murs.

Après cette mesure, une école sera créée permettant à Lydia de reprendre les cours. Elle étudiera le néerlandais, le malais, les mathématiques ainsi que les sciences naturelles. Adorant ces cours, Lydia passera dans une classe supérieure.

Un autre jour, elle rencontra Eric, son petit ami qui lui offrit un chien qu'elle nomma Blacky. Mais elle ne le garda pas longtemps car un appel retentit : rassemblement devant les japonais. Ils ont annoncé que les prisonnières de deuxième catégorie allaient partir.

Grogol. Deuxième camp.

Un camp aux petites baraques au plafond élevé et sans fenêtre. La vraie première fois où les ordres, les menaces et les règlements étaient d'application. Le salut en cinq étapes était également d'application, une horreur pour Lydia qui évitait de croiser les japonais pour ne pas devoir les saluer. Elle n'admettait pas de se soumettre et de se faire humilier en passant pour une prisonnière sans défense qui devait se rabaïsser. Étant dans des conditions de vie déplorables, les infections et les maladies n'étaient pas rares. Elle a attrapé sa première crise d'appendice et c'est aussi à ce moment que sa mère a senti la douleur de son ulcère au sein resurgir. Elle a été transférée à Tjideng pour y être opérée : opération réussie. Appel général : départ en train pour on ne sait où.

Tjideng. Pour la deuxième fois.

Retour au camp de Tjideng qui n'était plus si "bien" qu'elle l'avait laissé. Il était surpeuplé, sans direction, une porcherie. Ce n'était qu'un camp de transit, peu de temps après un appel retentit : départ.

Tangerang. Quatrième camp.

Petites baraques de 1,80m sur 2m, sur deux "étages" et également un troisième pour les souris. C'est dans ce camp que Lydia s'est rendue compte qu'il fallait croire en "quelque chose" pour avoir un espoir de s'en sortir. Elle a donc décidé de croire en Dieu, car pour elle c'était Lui qui avait provoqué tous ces événements. Elle allait donc avec la femme du rabbin et elle apprit la religion avec elle. Appel. Printemps 1945. Tout le camp part en convoi et la destination est inconnue.

Adek. Cinquième camp.

Neufs pays étaient regroupés en une seule petite baraque de 9 mètres sur 5 : les Pays-Bas, la Belgique, l'Autriche, l'Allemagne, la France, la Roumanie, l'Angleterre, la Chine et les Indes Néerlandaises. Une cinquantaine de femmes, avec des enfants ou non, qui avaient chacune

droit à 50 centimètres de banquette. Elles avaient toutes des métiers bien différents, tout les opposait en dehors du camp et pourtant là, elles vivaient 24 heures sur 24 ensemble.

La fatigue était plus que jamais présente, plus aucune n'avait la force de rien. Elles ne devaient plus porter d'uniformes et devaient donc se débrouiller avec leurs habits lamentables. Tout ce qu'il restait à Lydia était : un short, deux maillots de corps, une culotte et de vieilles semelles en bois. Elle avait également réussi à avoir une serviette-éponge, un pauvre matelas, un traversin et une fine couverture.

L'eau était un luxe alors que la crasse régnait. Les femmes faisaient leur possible pour ne pas céder à la saleté malgré des toilettes immondes et des cas de diarrhée permanente. A tout cela s'ajoutaient les vermines : les puces, les poux, les poux de corps et les punaises. Ces dernières faisaient terreur dans le camp, elles étaient partout et impossibles à exterminer.

Il y avait également des appels punitifs lorsque quelque chose n'allait pas dans le camp. Lors des vols, tout le monde était rassemblé et les voleuses étaient appelées pour ensuite se faire gifler. Pendant tout ce temps, tout le monde restait debout et bien sûr, sans manger. Les prisonnières pouvaient passer des jours sans nourriture si les japonais le décidaient, c'était ainsi.

Tout était en ruine : les bâtiments ainsi que les femmes. Tout tournait au ralenti car plus personne n'avait de force pour aller plus vite. Lydia était fatiguée, elle ressentait une douleur de fatigue. Tout lui était insupportable. Elle ne dormait plus, ne mangeait plus, elle se laissait sombrer. Elle perdait espoir, elle était dans l'attente que la mort vienne la chercher.

La libération

La guerre était finie. Novembre 1945, toutes les rescapées quittent le camp d'Adek. Lydia ainsi que sa sœur et sa mère sont emmenées à Singapour où se trouve son père, il est vivant et elles vont le rejoindre. Les retrouvailles furent à couper le souffle, l'émotion était présente plus que jamais. L'espoir d'un retour à la vie normale, au Boulevard Lambert était enfin envisageable. *La guerre était finie.*

Elle quitta Singapour accompagnée de sa sœur et elles rentrèrent à Amsterdam dans la famille le temps que les parents règlent quelques affaires.

Une fois les parents revenus, ils se sont installés ensemble dans un petit appartement mais il régnait toujours une atmosphère pesante, personne n'osait parler ni s'exprimer. Rien ne pourrait être comme avant après

mille cent treize jours derrière les barbelés.¹

Sa vie après la guerre

En 1946, après près de quatre ans de souffrances passés dans les camps d'internement japonais en Indonésie, Lydia Chagoll rentre en Europe.

Revenue en Belgique, elle entreprend des études universitaires, elle étudie les langues germaniques et elle fait également un cursus de danse à l'École supérieure d'études chorégraphiques à Paris (ESEC).

Entre 1948 et 1973, elle enseigne et crée des chorégraphies dont le Ballet Lydia Chagoll qu'elle a fondé en 1960. Elle s'investit dans la danse pendant plus de 20 ans. Elle écrit aussi de nombreux livres sur la danse, la Seconde Guerre mondiale ainsi que sur l'enfance. Elle poursuit cette carrière littéraire jusqu'aujourd'hui.

¹ Source : Lydia Chagoll, *Une enfance dans les camps japonais*, éd. Luc Pire, 2006.

En 1959, elle a publié « Plaidoyer pour le ballet belge », en exigeant des financements publics pour la réalisation d'une compagnie de ballet nationale ce qui se réalisa et aboutit au Ballet du XXème siècle, créé par Maurice Béjart.

En 1974, elle rencontre le cinéaste et documentariste belge Frans Buyens, avec lequel elle se liera très intimement jusqu'à sa mort en 2004. Ils partagent les mêmes valeurs et livreront le même combat, à travers de nombreux films qu'ils réaliseront ensemble. Quoi d'étonnant que la plupart de ces films soient inspirés par les épreuves subies par Lydia dans son enfance, et que les thèmes récurrents qui y sont abordés soient ceux qui l'ont marquée à vie : l'enfance malheureuse, le sort des peuples « mal aimés », les méfaits du nazisme, ou les trois ensemble.

Dans « La petite peau blanche devait courber la tête pour l'empereur Hiro-Hito » (2003), Buyens et Chagoll mettent en image le calvaire de Lydia dans les camps japonais, et dénoncent l'amnésie et le lavage de cerveau qui, après la guerre, et sous l'influence américaine, ont conduit à minimiser le rôle de l'empereur du Japon Hiro-Hito dans les atrocités commises par ses concitoyens pendant la seconde guerre mondiale, transformant ce criminel de guerre en dignitaire vénéré, dupé par une clique de généraux en mal d'expansionnisme.

« Au nom du Führer » en 1977 et « Savoir pourquoi » en 1996 sont des documentaires qui analysent le régime nazi sous tous ses aspects, et tentent de démontrer comment, grâce à la propagande, il est parvenu à convaincre le peuple allemand du bien-fondé de sa politique, à endormir son esprit critique, à anéantir temporairement sa culture et à supprimer sa liberté d'expression.

Toujours dans la même veine, « Un jour, les témoins disparaîtront » (1979) est un documentaire dans lequel dix survivants du camp de concentration d'Auschwitz guident cent-vingt jeunes universitaires dans une visite du camp, dont tous les recoins sont fouillés par la caméra.

« Elles venaient de loin » (1979) s'intéresse au sort des femmes dans

les camps de concentration nazis et « Les Témoins silencieux » (1977) à la libération de ces mêmes camps. Maltraitée elle-même quand elle était enfant, Lydia Chagoll se devait de s'intéresser au sujet.

Dans « Pour un sourire d'enfant » (1982), elle nous décrit l'horreur du quotidien réel des enfants mal aimés, à la place desquels elle installe sa caméra, et l'inefficacité des solutions proposées par les théoriciens. Même s'ils ne sont pas nécessairement mal aimés, les trisomiques sont eux-aussi des exclus de la société. Chagoll et Buyens mettent 21 d'entre eux en scène dans « TangoTango »(1994), un film sans paroles, inspiré d'une pièce du même nom.

Y a-t-il peuple plus méprisé que celui des Tsiganes ? Leur sort n'a pas non plus laissé Lydia Chagoll indifférente. L'année dernière, son dernier film « Ma Bister - souviens toi », qui faisait suite à deux livres écrits par elle, décrit l'histoire de ce peuple, leur mode de vie, les brimades, les persécutions, les expérimentations médicales honteuses auxquelles il a été soumis pendant la période nazie, mais aussi celles dont il fait toujours l'objet aujourd'hui dans certains pays de l'Union européenne, où les femmes tsiganes sont encore stérilisées de force.

II. Histoire pour tous

« Eine Geschichte unter Millionen anderen »

Lydia Chagoll ist am 16. Juni 1931 in Voorburg in den Niederlanden geboren und zog als einjähriges Kind nach Brüssel.

Zusammen mit ihren Eltern und ihrer Schwester versuchte sie, dem Europäischen Nationalsozialismus zu entkommen, aber sie endeten alle als Häftlinge in einem Japanischen Lager der Niederländischen Kolonie Indiens.

Im November 1945 wurde sie mit ihrer Mutter und ihrer Schwester aus dem Lager von Adek befreit und kam nach Belgien zurück. Seitdem, setzt sie sich für die Deportation der Zigeuner ein, weil sie es nicht erträgt, dass nie von ihnen geredet wird.

Eine ihrer Lieblingssätze lautet: « *In jedem Menschen befindet sich ein Reichtum* »

III. "43 - 34 = 9" : un récit inspiré par la vie de Lydia

Jour J

Quarante-trois. Nous étions quarante-trois. Tous, entassés dans ce camion d'avant-guerre. L'air y devenait irrespirable en raison de l'état de certains d'entre nous ayant passé quelques jours dans les cachots de Tjldeng. J'avais peur, beaucoup trop peur. Des questions traversaient ma tête auxquelles je n'aurais pas su répondre. "Où allions-nous ? Un autre camp ? Ou peut-être Bruxelles ?". Aucun de nous n'avait la réponse. A travers la bâche criblée de balles, j'essayais de percevoir le paysage pour tenter de savoir où ils nous emmenaient. J'agrippais ma mère et Anna, ma sœur, comme par crainte qu'elles ne disparaissent instantanément et un sentiment d'inquiétude s'était probablement inscrit sur mon visage car elles me regardaient étrangement. Certains détenus gémissaient, d'autres regardaient le sol avec un regard vide comme si les taches rougeâtres incrustées dans le plancher les hypnotisaient. Sous mon air interrogatif, ma mère me fit comprendre que c'était dû à la chaleur sous la bâche. Il était vrai que la toile recouvrant le camion empêchait toute ventilation. Seules les traces des tirs d'armes rafraîchissaient le compartiment.

Après quelques heures de trajet, les soldats japonais nous octroyèrent une pause. Ils nous firent mettre en ligne et un des militaires s'avança pour nous avertir que nous ne devons pas aller à plus de 10 mètres du fourgon. Ils n'étaient que quatre et nous quarante-trois. Cependant, nous leur devons obéissance et respect.

Ma mère nous fit boire. Nous étions assises dans l'herbe près d'un arbre. Le vent soufflait à travers nos cheveux. C'était si calme et si paisible. Nos bourreaux étaient assis sur la rambarde du camion. Ils nous observaient, prêt à tirer sur n'importe quel prisonnier s'il tentait de s'enfuir. Nous étions une majorité de femmes. Seul un groupe d'hommes, mis à l'écart, discutait près du flanc gauche de la route. Je les observais car ils n'avaient pas une attitude normale. Ils ne rigolaient pas mais ils avaient un regard fourbe, comme celui de mon père quand il nous mentait.

Soudainement, deux des cinq hommes se levèrent en direction du côté droit. Les autres dans l'autre sens. Ils se rapprochèrent des gardes. Personne n'y faisait guère attention sauf moi. C'est alors qu'ils bondirent sur les soldats en criant : "Sauvez-vous tant que vous le pouvez" ! Des femmes se levèrent et coururent en direction des champs. Les soldats se débâtirent. L'un d'eux prit son arme et abattit les cinq hommes de trois coups de chevrotine. Ma mère nous prit dans ses bras et nous plaqua au sol. Nous ne voyions rien mais nous entendions les cris des femmes qui couraient à travers les champs. Leur nombre diminuait à chaque tir. Trente-quatre. Nous étions trente-quatre. Toutes, entassées dans ce petit camion d'avant-guerre. L'horreur de tout à l'heure avait marqué nos esprits. Après avoir ramassé les corps un à un, ils nous ordonnèrent de rentrer dans le fourgon. A travers l'un des trous, je parvins à entrevoir leurs gestes. Un des soldats se dirigea dans notre direction. Il entra dans le camion et en ressortit aussitôt muni d'un jerrican. Empilés et couverts de sang, les corps étaient aspergés d'essence. Il jeta le bidon sur la route et sortit son briquet, qu'il s'empressa de jeter sur les morts. Pleine d'effroi, ma mère me tira en arrière pour que je n'assiste plus à ce spectacle que je qualifierais moi-même d'inhumain.

Jour 2

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. A vrai dire, personne n'a réussi à dormir en raison des nombreuses secousses, de l'odeur et du drame qui s'était déroulé hier après-midi. Lors d'une halte, les soldats distribuèrent un morceau de pain à chacune. Ils nous le tendirent à travers le grillage qui faisait office de porte. Une des prisonnières demanda aux gardes où nous allions et quand nous arriverions. Nous nous empressâmes d'avalier notre portion de pain car nous n'avions rien mangé depuis hier matin avant l'embarquement. Cela faisait un tel bien de se retrouver avec quelque chose dans le ventre.

Il devait être 12 heures environ. Il pleuvait et nous étions trempées jusqu'aux os en raison des trous. L'ambiance était lourde dans le camion. Personne ne parlait. J'étais assise sur ma mère. Ma sœur était à côté de nous. Soudainement, une des femmes rompit le silence en criant sur un ton grotesque : "C'est ma place. Vous n'avez pas le droit de me la voler. L'eau ne coule pas à cet endroit là-bas !". La dame, de 50 ans environ, ne

répondit rien. La tension monta d'un cran. "Je veux récupérer ma place et tout de suite", dit-elle en hurlant. L'autre femme ne répondit toujours rien. C'est alors qu'elle gifla la femme assise à sa place. Et de là commença une bagarre dans le camion. Elles s'envoyèrent des coups à n'en plus finir. Elles criaient, s'arrachaient les cheveux. Les autres prisonnières tentaient de les séparer. Les soldats, alertés, stoppèrent le camion d'un coup. Nous fûmes toutes envoyées en avant. Ils descendirent et firent mettre tout le monde en ligne sous la pluie. Ils demandèrent qui avait hurlé. Personne ne répondit. Ils comprirent que nous ne dirions rien et c'est alors qu'un soldat longea la rangée. Il observa minutieusement chaque visage des prisonnières. Il en tira une de la ligne qui avait le nez en sang. Puis en pris une autre, avec du sang sur la bouche et des coups sur le visage. Il exigea qu'elles se mettent à genoux, ce qu'elles firent. Deux soldats s'approchèrent d'elles. Ils prirent leur arme et les abattirent. Une mare de sang apparut sous leur corps. Ils nous ordonnèrent de remonter dans le camion. Vu que j'étais en bout de ligne, je fus la dernière à monter. Cette fois-ci, ils ne les brûlèrent pas. En effet, ils les traînèrent juste dans le petit ravin situé à côté de la route. Trente-deux. Nous étions trente-deux. Toutes, entassées dans ce petit camion d'avant-guerre. L'image de ce bain de sang obnubilait mes pensées. Comment la faire sortir ? Je fus de nouveau angoissée. Qui sera la suivante ? Ma mère me chuchota tout bas : "Ne t'en fais pas. Personne ne vous touchera, j'en fais la promesse".

Maintenant, nous avons la place pour bouger dans le camion. C'est alors qu'elle m'ôta de ses genoux pour que je m'assoie sur une espèce de banquette percée déchirée ayant subi l'outrage du temps. Elle se déplaça vers l'avant du camion pour retrouver une autre femme qu'elle connaissait de nom. Elle s'appelait Simone Radosky. Il s'agissait bien d'un nom de juif. Elle était connue pour ses nombreux délits et fuites dans le camp de Tjandeng. Elles chuchotaient comme si leurs paroles étaient secrètes. Après quelques minutes, d'autres femmes rejoignirent le petit groupe "fermé". Leur discussion terminée, notre mère revint nous voir. Elle nous dit qu'il y avait un moyen de s'échapper. Elle dit : "Simone, la femme avec qui je parle depuis tout à l'heure, a détaché un morceau de métal du camion lors de la pause d'hier. Elle m'affirme qu'il serait possible de trancher le grillage pour qu'on puisse toutes s'échapper". Elle

avait l'air d'être sûre d'elle. Comme si le plan ne pouvait rater. Elle rajouta : "Ce soir, lorsque nous le pourrons, nous en profiterons pour partir. Il faudra être calmes et silencieuses. Tout dépendra de nous". Simone, qui écoutait notre discussion, ajouta : "Il se pourra que nous ne restions pas toutes en vie".

Jour 3

Il devait être aux alentours de minuit. La pluie faisait rage dehors. Le paysage apparaissait et disparaissait en une fraction de seconde. Nous étions réveillées et trempées. Simone jeta un regard à travers la grille pour observer les gardes. Trois dormaient à poings fermés. Elle fit un geste de la main pour signifier que la voie était libre. Une des femmes prit le morceau de métal et commença à couper le grillage. Malheureusement, elle ne pouvait le trancher sans faire de bruit. Elle demanda discrètement de l'aide à ma mère et à deux autres femmes. Leur tâche fut de tenir le treillis pour limiter les vibrations à l'origine du bruit. Un, puis deux, puis trois fils furent coupés. Un petit trou se dessina. Simone arriva et déchira le grillage d'un coup sec et elle s'empressa de sauter. Sa chute fut brutale mais le fracas de son corps contre le sol fut couvert par la pluie. Ensuite, ce fut le tour de trois autres prisonnières. C'est alors que vint mon tour.

Lorsque je fus relevée, je me rendis compte que j'étais seule, apeurée sur la route. Mais où était passée ma mère ? Où étaient les autres prisonnières ? Soudain, j'entendis des pas de course derrière moi. C'était Simone. Elle me prit et me fit signe de me taire et elle me jeta dans le petit ravin. "Vas te mettre à l'abri. Je vais revenir", dit-elle. Ce que je fis. Je courus m'abriter sous un grand chêne. J'attendis environ 10 minutes puis je vis trois silhouettes. C'était elles. Simone, ma mère et ma sœur. J'étais tellement rassurée que je courus pour les rejoindre. Nous étions sales et trempées. Simone nous demanda de partir loin, très loin car les gardes allaient se rendre compte de notre fuite. Ma mère hocha la tête, nous prit par la main et nous emmena. Elle dit : "Il faut trouver un autre arbre au plus vite pour nous protéger pour la nuit !". J'étais rassurée de me retrouver avec elles mais à cet instant, des cris se firent entendre non loin de nous. Des coups de feu accompagnèrent ces hurlements. Ma mère nous prit par la main et nous commençâmes à courir

à travers un champ de terre. Derrière nous, les femmes criaient, hurlaient à mort. Anna pleurait et moi aussi. "Tout va bien, tout va bien", répondit ma mère. C'est alors qu'elle s'effondra à terre en se tordant de douleur. "Maman" !, cria Anna. La peur s'était emparée de nous. Nous ne savions plus quoi faire. Quelqu'un courait derrière nous. Je crus que c'était Simone mais hélas, c'était un garde qui d'un coup de crosse, frappa Anna qui tomba à terre. Il me prit et me jeta à terre. Je pleurais. Je savais que j'allais mourir, tout comme ma mère et Anna. C'est alors qu'il dit en Malais un mot que nous avons appris à l'école dans le camp : "Jualan Yahundi !" ²

Jour 4

J'ouvris mes yeux péniblement. Au premier regard, je vis ma mère et ma sœur. Elles me regardaient tendrement. Le ciel était bleu et le soleil brillait sur leurs cheveux couleur or. Anna me dit qu'elle était contente de me voir. Simone arrive avec un coup sur le coin de l'œil ainsi que le bras en bandoulière dans un vieux tissu kaki. Elle me sourit et m'aida à me relever. Je vis des hommes et des femmes en rang, sales et vêtus d'un même habit. Des soldats, des camions, des baraquements nous entouraient. Ainsi qu'une pancarte "Grogol" inscrite en rouge, suspendue à deux fils barbelés

Neuf. Nous étions neuf. Toutes arrivées à destination.

² : "Sale Juive", en Malais.



Morgan Duerinckx

Etienne lit la nouvelle de Morgan devant Lydia aux Territoires de la Mémoire, le 23 mai 2015, Photo de Jérôme Delnooz

IV. Et aujourd'hui ? Sandra

Lien entre le témoin historique et le témoin contemporain

Lydia Chagoll, notre témoin historique qui a vécu la Seconde Guerre mondiale dans des camps de concentrations japonais dans les Indes Néerlandaises, a été « adulifiée » tout comme Sandra, notre témoin contemporain.

Nous ne voulons pas comparer les deux destins mais simplement analyser les faits de chaque parcours afin de tenter de trouver des similitudes intéressantes à comprendre.

En effet, toutes deux ont dû affronter des malheurs, des peines, la souffrance de perdre des êtres chers, ne pas être dans leur environnement familial,... et ont dû prendre sur elles et grandir plus tôt que ce qui est normalement prévu dans la vie.

Récit du parcours du témoin contemporain

Pour garder l'anonymat des personnes, nous leur avons donné des noms d'emprunt.

Sandra : petite fille principale

Simon : le petit frère

Laura : la petite sœur

« Sandra est une petite fille née en 2004. Elle est arrivée à l'institution en 2010 avec son petit frère né en 2006 et sa petite sœur de 6 mois. Les parents étaient en instance de divorce mais le milieu est également défavorisé, problèmes d'alcool et la maman est dépressive. Le papa a 2 filles d'un premier ménage et la maman a également 1 fille. De ce couple sont nés Sandra, Simon et Laura.

Placés par le Service de l'Aide à la Jeunesse, à la demande des parents car ces derniers se rendaient compte qu'ils n'arrivaient pas à s'occuper des enfants à cause de leurs soucis personnels. Les enfants ont

été hospitalisés pour faire un point sur leur développement et Sandra présentait des signes de retard mental, Simon même des signes autistiques. A ce stade, ils retournaient un week-end chez le père, l'autre chez la mère mais les parents se voyaient encore et les enfants assistaient aux disputes. Sandra était très protectrice, surtout envers Simon et s'occupait plus de lui que d'elle-même. Sandra a progressé un petit peu intellectuellement mais pas beaucoup car elle n'avait pas l'esprit libre pour apprendre à l'école, elle était tracassée pour sa mère dépressive, et anorexique, ainsi que pour Laura restée à la maison.

Après 1 an au centre, le papa a repris Sandra et Simon le week-end et a eu un accident de voiture. Il était sous l'emprise de l'alcool et est décédé ainsi que Simon. Sandra est restée vivante avec seulement quelques blessures à la jambe. Elle a subi le traumatisme de l'accident et de la perte de son père et de son frère à qui elle tenait énormément. Elle a continué à retourner 1 week-end sur 2 chez sa maman, mais, elle qui était déjà dépressive, l'est devenue encore plus avec la mort de son fils. Quand Sandra rentrait, sa maman ne s'occupait absolument pas d'elle. La famille est passée du SAJ (Service de l'Aide à la Jeunesse) au SPJ (Service de la Protection à la Jeunesse) avec interdiction de retourner chez la maman le week-end et a reçu l'aide de psychologues et d'assistantes sociales. Sandra ne régressait pas mais elle n'évoluait pas beaucoup car elle était tracassée pour sa maman et devait vivre le deuil de Simon seule car elle ne pouvait pas en parler avec celle-ci. Un système a été mis en place où elle pouvait parler et « jouer » avec des enfants qui étaient dans la même situation qu'elle. Elle n'était vraiment pas bien car elle ne pouvait pas non plus parler de la mort de son père avec sa mère.

Ensuite, elle est retournée un peu moins chez la maman car les services ont décidé que la maman devait se reprendre en main après la perte de son enfant. La situation s'est détériorée de plus en plus et la petite Laura a également été placée, au départ dans une famille d'accueil mais par après dans une institution (différente de celle de Sandra car elle ne présente pas de troubles du comportement). Plus tard, la maman n'a pas pris soin d'elle et en allant rendre visite à son

frère en prison, elle est tombée amoureuse d'un prisonnier. La maman est tombée sous le charme et les rôles se sont inversés : c'est Sandra qui devait prendre soin de sa maman. Le monsieur n'était pas très convenable et il devait justement sortir de prison, il a donc été habiter avec la maman et était présent lorsque Sandra rentrait. Ce monsieur a donné des coups à la maman mais également à Sandra et il a abusé d'elle. Sandra a fini par parler et il y eu interdiction de rentrer dans la famille.

Au passage chez le juge, celui-ci a demandé à la mère de ne plus fréquenter ce monsieur et encore moins au contact des enfants mais celle-ci a préféré continuer à voir son copain au détriment de ses enfants. La maman a traité sa fille de menteuse en ne la défendant pas et en niant les faits qui se sont passés chez elle, ce qui a enfoncé encore plus Sandra dans un état de tristesse.

Pendant tout un temps, les deux filles ne sont pas rentrées à la maison et elles ne se sont pas vues beaucoup car les institutions étaient loin l'une de l'autre.

Durant le moment où elle ne retournait plus chez sa maman, la grande sœur de Sandra, qui a une vingtaine d'années et qui est maman elle aussi, a décidé de reprendre sa petite sœur un week-end sur deux chez elle. Sandra adore y aller car elle se retrouve dans un environnement familial normal et elle a un très bon contact avec sa nièce. Malheureusement elle ne peut pas y aller plus souvent car sa grande sœur vit dans un milieu un peu défavorisé et elle doit protéger son ménage.

Un des frères du papa a décidé, après la mort de celui-ci, de prendre les 2 petites pendant un moment chez lui afin qu'elles puissent se voir et qu'elles puissent garder un contact familial mais il ne peut pas les prendre régulièrement car il a déjà un ménage avec 4 enfants.

Une des grands-mères accueille également les enfants mais une à la fois car elle n'arrive pas à s'occuper des deux en même temps.

Suite à tous ces traumatismes, Sandra n'a pas évolué et en plus d'avoir des crises de violence, etc..., elle n'apprend pas à l'école et elle commence à avoir des crises de psychoses. L'institution n'est plus adaptée pour elle et après des analyses, il faudrait qu'elle soit transférée

dans un autre centre où les traitements psychologiques sont plus développés.

La maman s'est reprise en main car son compagnon s'est suicidé et vient un mercredi sur deux à l'institution en présence d'une psychologue. Elle a demandé pardon à sa fille pour ne pas l'avoir défendue et cela a aidé Sandra à évoluer. »

Analyse d'une théorie « psy »

Thérapie systémique :

Nous avons choisi d'expliciter le parcours de Sandra par une thérapie systémique. Il s'agit d'une thérapie de groupe où un psychologue réunit tous les membres d'un groupe ou d'une famille afin de comprendre d'où viennent les problèmes.

Ici, il faudrait que la psychologue qui se charge du cas de Sandra, réunisse toute la famille afin d'établir la nature des problèmes familiaux et d'essayer d'y apporter diverses solutions. L'enfant est un enfant symptôme : son cas n'est que la partie émergée de l'iceberg des relations difficiles vécues en famille.

Quelques sentiments du témoin contemporain

Amour : Amour maternel, Sandra aime sa famille y compris sa grande sœur qu'elle considère comme sa maman de substitution.

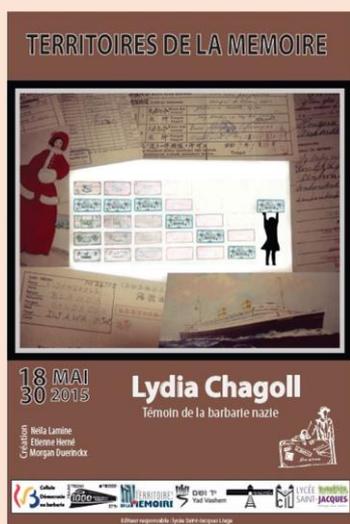
Courage : Il faut énormément de courage pour qu'un enfant puisse s'en sortir en ayant une vie aussi peu facile.

Colère : Sa maman n'a pas entendu sa détresse et ne l'a pas défendue lorsqu'elle a dit que le compagnon avait abusé d'elle.

Abandon : Sa maman préfère investir son temps et son amour avec son compagnon plutôt qu'avec ses enfants.

V. Dans les coulisses :

Une affiche:



Au centre de l'affiche, il s'agit d'un dessin réalisé par Etienne Herné, sur une idée des 3 membres du groupe ainsi que de Madame Salien, notre professeur d'Histoire et de Madame Fox, notre professeur de physique. Des valises y sont représentées sous forme de « barres de vies » comme dans des jeux vidéo. Cela signifie qu'au fur et à mesure du temps, les familles qui sont symbolisées par les valises, perdent des membres, s'affaiblissent et au final, Lydia Chagoll reste en vie avec ses parents et sa sœur.

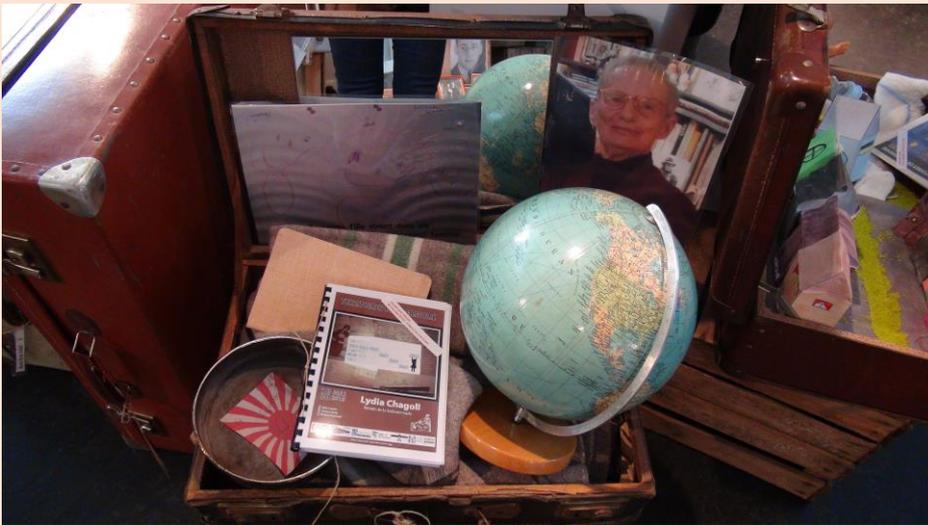


Autour de ce dessin, il s'agit d'un assemblage de photos de documents historiques de Lydia Chagoll. A gauche, le dessin d'une ballerine en rouge, est un dessin que Lydia a reçu d'une amie durant la guerre. Elle adore cette œuvre et nous tenions à la faire apparaître dans notre affiche.

Lydia découvre l'affiche imaginée par Neila, Morgan et Etienne, Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015
Photo de Jérôme Delnooz

Une valise :

Dans la valise se trouve une gamelle semblable à celle du chien que Lydia a eu dans son premier camp, Tjideng. On y retrouve également un petit bloc de feuilles avec un petit crayon car Lydia écrivait tout le temps et elle en a fait un métier. Une vieille couverture est également présente, car c'est une des seules choses dont elle disposait durant les camps.



Territoires de la Mémoire, 30 mai 2015. Photo d'Anne Salien.

Nos impressions :

« Ce travail d'histoire m'a permis d'apprendre davantage sur la vie des prisonniers juifs. Il m'a aidé à comprendre leur situation et leur difficulté à survivre. S'il était à refaire sur un autre témoin, je serai partant ! » **Morgan Duerinckx**

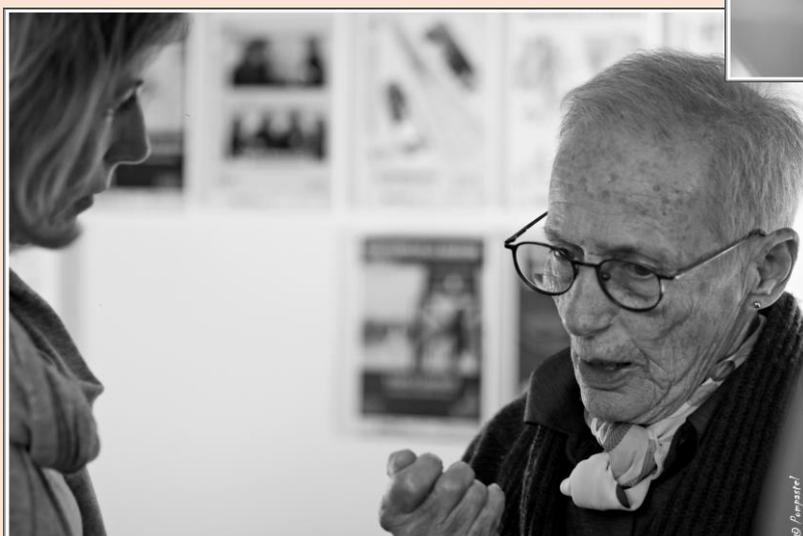
« Que ce petit bout de femme après avoir traversé tant d'épreuves ait pu mener à bien une vie artistique si pleine et variée, me donne confiance en l'homme et l'avenir. » **Etienne Herné**



Morgan Duerinckx, Neïla Lamine, Etienne Herné et Lydia Chagoll chez elle.

« Ce travail m'a permis d'enrichir mes connaissances sur le sort des Juifs durant la Seconde Guerre Mondiale. Je ferai tout mon possible pour continuer à faire passer ces informations et éviter que de tels faits se reproduisent. » **Neïla Lamine**

VI. L'exposition en bref ...



Territoires de la Mémoires, 23 mai 2015, Photos de Monique Perilleux

LYCÉE SAINT-JACQUES

échanger, vivre, avancer

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015**.

www.LyceSaintJacques.be



Lycée Saint-Jacques

Rue Darchis, 35

4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:

Anne Vandergeten

A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets,
Anne Marrant, Dominique Kreuzsch,
Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien

Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

